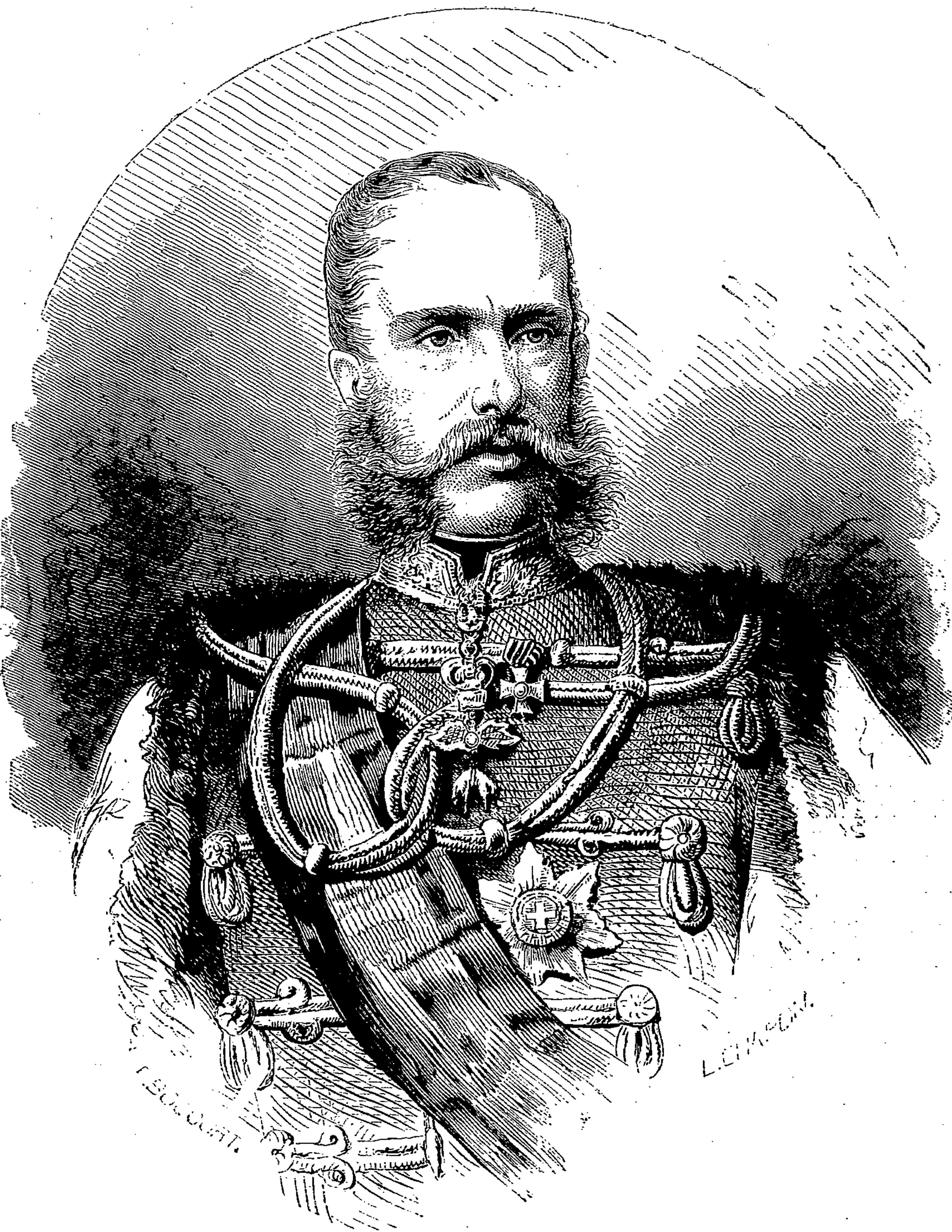




François-Joseph, empereur d'Autriche.

L'EMPEREUR D'AUTRICHE A PARIS

En voyant, le jour de la dernière revue, l'empereur François-Joseph passer à cheval, grave et pensif, devant le front de notre infanterie, tel à peu près qu'un artiste de talent l'a représenté dans ce tableau qu'on voyait, hier encore, dans la galerie autrichienne de l'Exposition universelle, les circonstances de son avé-

nement se sont présentées à mon esprit. L'Autriche, l'Allemagne entière, étaient en proie à cette révolution contre-coup de notre révolution de 1848. L'impératrice Marianne, princesse d'un esprit élevé et d'un cœur au niveau de tous les sacrifices, avait été la première à penser qu'en présence des périls qui menaçaient l'empire, la main d'un vieillard affaibli par la maladie ne suffisait plus à tenir le sceptre ; ce fut elle qui osa conseiller la première l'abdication à son mari,

ceux qui partaient et ceux qui restaient se séparèrent, il y eut une scène touchante qui mit des larmes dans bien des yeux : l'empereur François-Joseph demanda à l'empereur Ferdinand sa bénédiction ; celui-ci la lui donna et tous deux s'embrassèrent avec tendresse. C'est ainsi que dans cette noble maison d'Autriche les sentiments de la nature dominant ceux de l'ambition : il n'y a point de déchéances, il y a des abdications volontaires ; jamais les avénements ne sont des usurpations de famille, la pire des usurpations.

Le lendemain des adieux, François-Joseph reçut le corps des officiers, qui venaient lui offrir leurs hommages. Il leur dit, avec un accent qui vibra jusqu'au fond de leurs cœurs, que l'Autriche devait à sa brave armée la sécurité qui avait succédé à tant d'orages, et qu'il comptait sur eux à la vie et à la mort, très-résolu à se mettre à leur tête s'il fallait combattre encore. Il tint parole, et lorsque, dans la guerre de Hongrie, le général Schlick fit passer la Schult à son armée pour donner l'assaut à Raab, François-Joseph accourut au bruit du canon et surprit l'armée au plus fort de l'assaut. A sa vue, un long cri d'enthousiasme s'éleva, et, au milieu du bruit des tambours, du fracas de la fusillade, des détonations du canon et des accents aigus de la trompette, une voix immense qui dominait tout ce tumulte, la voix d'une armée, entonna l'hymne national : « Dieu protège l'empereur ! *Gott erhalte den Kaiser !* » Deux heures après, l'empereur entra le premier à Raab, en passant sur un des ponts en ruines au moyen de planches jetées à la hâte, et au risque de tomber dans la rivière. Il était suivi, dans cette téméraire entreprise, par le comte de Grünne, le comte Gyulay et le prince Schwarzenberg. Les colonnes de l'armée victorieuse, en entrant par un autre point dans la place, y trouvèrent leur empereur et le saluèrent d'une immense acclamation. Les Hongrois eux-mêmes, émus de cette intrépidité et sentant remonter à leur cœur, malgré les colères du jour, un reste de ce vieux sang que leurs pères avaient répandu pour leur grande Marie-Thérèse, mêlèrent aux hurrahs des vainqueurs leurs *eljen*.

Plus tard la poésie s'empara de cet épisode, et dans l'épopée militaire de Zedlitz, les strophes suivantes s'épanouirent, comme ces fleurs qui naissent sous la rosée de la guerre :

« A travers la campagne incendiée, chasse un jeune héros sur son coursier hennissant. — Oh ! dites, quel est-il, ce jeune homme ? Il chasse sous la grêle des balles, au plus épais de la mêlée et dans cette lutte sanglante qu'on se livre autour du Raab, il veut être le premier au péril et à l'honneur.

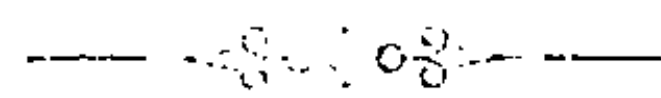
« C'est l'empereur qui vaillamment combat ici pour son trône et relève du sol où elle gisait dans le sang la couronne de Hongrie. C'est François-Joseph, fleur de Habsbourg tendre et délicate ! François-Joseph, cuivré avant l'âge pour les sérieuses entreprises !

« A peine les siens l'aperçoivent sur le formidable champ de mort, soutenant l'assaut de la mitraille d'un courage qui empourpre sa joue, que du milieu du combat s'élève l'hymne populaire : « Dieu sauve l'empereur ! qu'il vive heureux et longtemps ! »

« Et son nom sur les lèvres, plus d'un succombe. hélas ! à qui la voix a failli avant d'avoir achevé le refrain. Ainsi est entré l'empereur dans les remparts croulants de Raab, au chant de l'hymne populaire, au bruit du sifflement des balles. »

Je m'arrête. J'ai voulu seulement rappeler comment s'ouvrit le règne de François-Joseph, qui vient d'être l'hôte de la France. Pour le suivre dans les années qu'il a traversées depuis, je serais obligé de m'engager trop avant dans l'histoire contemporaine, au milieu des complications, des intérêts et des luttes qui se rattachent étroitement à la crise actuelle. Je me contenterai donc de présenter, en terminant, une remarque générale. Ceux qui n'estiment que le succès et la fortune trouveront sans doute que le règne qui s'ouvrait sous de si brillants auspices n'a pas tenu ses promesses. Mais ceux qui, à l'exemple du grand évêque de Meaux, ne croient pas de prime-abord que « tout est faible dans les malheureux et les vaincus, » tiendront compte à l'empereur François-Joseph des inextricables difficultés au milieu desquelles ce souverain, montant sur le trône à dix-neuf ans, s'est trouvé jeté : difficultés dans l'empire autrichien à cause de la pluralité et de l'antagonisme des races, difficultés en Allemagne à cause du dualisme du Nord et du Midi et de l'aspiration à l'unité, difficultés en Europe, difficultés partout. Il y a des princes à qui tout est facile parce qu'ils arrivent dans un temps où il n'y a pas de problèmes à résoudre ou dans un temps où l'on peut proroger les solutions. Il y en a d'autres qui, à leur avènement, se trouvent en face d'un amas d'échéances accumulées : telle a été la destinée de l'empereur François-Joseph, et l'histoire lui tiendra compte de la situation en face de laquelle il est monté sur le trône.

ALFRED NETTEMENT.



LA CANNE A LA MAIN

Ce qui revient à dire, ami lecteur, qu'il s'agit d'un tour de promenade que je me suis permis en compagnie de mes deux intimes Pomponius et Polycarpus, plus une autre personne, — disons Pomponia, — la fille de notre ami, que la Faculté envoyait aux eaux d'Aix, en Savoie. Vous comprenez que, lorsqu'on va chercher une baignoire à 500 kilomètres, il est bien permis de ne point passer le temps de la route à dormir ou celui du séjour à faire faction auprès de l'a-

quarium humain. Mettons encore que le champ de la pérégrination soit quelque peu plus pittoresque que les plaines de la Beauce ou de la Sologne, mettons qu'on trouve dans toute l'étendue du parcours et des ambulations quotidiennes de la verdure supérieure à celle de la plaine de Saint-Denis, et des buttes auprès desquelles la montagne parisienne de Montmartre n'est qu'une taupinière du sixième ordre, et des lacs qui regarderaient au microscope ceux du bois de Boulogne, on est porté naturellement à en dire un mot à ses voisins. On s'intéresse d'autant plus à ses impressions qu'elles entrent pour une bonne moitié dans les effets hygiéniques obtenus ; l'aspect des véritables beautés de la nature, et, d'autre part, les distractions de tout genre qu'on trouve semées sur sa route, donnent à l'organisme de salutaires ébranlements qui le remettent peu à peu dans son assiette. Sans doute, ce que je vais dire n'aura rien de bien neuf et de bien intéressant, car ce n'est pas le Monomotapa que nous avons parcouru ; et aujourd'hui tout le monde a vu tout pays ou peu s'en faut. D'ailleurs, si je vous ennuie, je dois dire que nous avons été provoqué. Pour répondre à cette sommation, nous ne pouvons vous donner que ce qu'il y a dans notre sac, et tant pis pour nos lecteurs s'il n'est pas mieux garni.

Toutefois, je ferai l'observation que voici, à la décharge de ma plume. Quand des touristes ou de simples mortels voient les mêmes choses, ils ne les voient pas tous de la même façon. Les impressions sont diverses et l'on peut entendre l'un après l'autre, sans entendre le même récit. Chacun a ses yeux et son point de vue. Devant le spectacle de l'Océan, celui-ci vous contera ses émotions : la furie des flots, leur choc contre les rochers et les falaises, la blanche écume des vagues et l'immensité de cet horizon qui lui donne le sentiment de l'infini. Celui-là n'y verra que les parcs à huîtres, qui ont leur mérite, j'en conviens ; et il tâchera de vous expliquer comment aujourd'hui, où on les multiplie par milliards, ces mollusques deviennent de plus en plus chers ; — exactement comme la viande dont la production s'agrandit, par suite de l'édifiante impulsion des comices agricoles. Je sais un personnage qui, au pied du Puy de-Dôme, passa une demi-journée à en faire le tour, puis à prendre des notes et effectuer des calculs pendant que d'autres amateurs en contemplaient les dimensions et les accidents de sa surface, et sa calotte de neige, et les nuages qui l'enrubannaient. Lorsque le premier eut remis dans son portefeuille son papier et ses crayons, quelqu'un se hasarda à l'interroger sur l'œuvre mystérieuse à laquelle il venait de se livrer. « Je viens de calculer, répondit-il avec une certaine satisfaction, en supposant que cette grosse butte fût une motte de beurre, combien l'on pourrait avec elle faire d'omelettes de six œufs. »

Après ce préambule un peu long, mettons-nous en marche, la canne à la main, ai-je dit, — ce qu'il ne

faut pas prendre dans l'acception tout à fait stricte du mot. Car d'abord il faut se livrer au service et aux fantaisies du chemin de fer en le priant de vouloir bien ne pas se permettre de boutades compromettantes pour la santé des hôtes qu'il enserme dans ses prisons, et qui tiennent généralement à conserver sans avaries leurs jambes et leur nez. Depuis quelque temps, vous le savez, l'institution donne lieu à de mauvais propos par suite de mésaventures abusivement multipliées, ce que quelques-uns attribuent aux influences de la lune. Quoi qu'il en soit, nous voici en route sur la ligne de fer, et nous ne cotons rien comme digne d'être remarqué avant que la locomotive s'engage dans le Forez lyonnais. Alors commencent de vraies montagnes faisant cirque autour de nous et une route creusée entre de vrais rochers qui ont, ma foi, fort bon air, et qui n'ont certes pas été taillés au couteau. Même par les lucarnes d'un wagon, on peut jouir longuement de cette perspective. Cela vous mène à Roanne, ville qui n'est pas plus mal qu'une autre et qui est mieux que beaucoup. Assise, comme on dit, sur la Loire, qui n'a d'eau qu'à sa fantaisie et à ses heures, et qui parfois en a beaucoup trop, elle aspire au chemin de fer qui la réunirait à Lyon par le plus court chemin, tandis qu'il faut prendre, pour arriver à ce grand centre, la route des écoliers. Au milieu de celle-ci, nous rencontrons l'importante ville de Saint-Étienne, avec sa centaine de mille âmes, et qui, bien qu'il n'y ait rien à y voir, mérite d'être vue. Je n'ai rien à dire de ses industries spéciales qui sont très-connues et qui s'échelonnent, grâce à son bassin houiller, par Saint-Chamond et Rive-de-Gier jusqu'à Lyon. L'aspect de la ville est gris et terne, et il me semble qu'on y doit contracter le spleen. Rien de remarquable en fait d'églises. L'hôtel de ville et le palais des Beaux-Arts, celui-ci juché sur une côte et appuyant ses pieds sur des rocs qui pourraient être vrais, sont les seuls monuments qui aient arrêté notre attention. Mais je dois, en toute justice, plaider les circonstances atténuantes. D'abord nous n'avons pu passer que quelques heures dans la ville et sans guide aucun, ce qui est le moyen, non pas de ne la point voir, mais de la mal voir, ce qui est pis. En second lieu, ces quelques heures ont constamment été agrémentées par la pluie ; or une ville peut toujours à bon droit récuser des impressions recueillies dans une telle condition. Avec l'eau du ciel, la boue du pavé, le gris des maisons et l'insoupçon du moindre soleil, une ville ne saurait offrir un aspect flatteur ; et vraiment ce n'est pas sa faute, à la pauvrette ! Mais il est très-vrai de dire qu'on la quitte le plus tôt possible et sans aucun regret.

Il y a trente-cinq ou quarante ans que Pomponius voyagea, à ce qu'il nous rappelle, sur le premier chemin de fer, celui de Saint-Étienne à Lyon. C'était le début, le premier essai de ce système véhiculaire, qui lui-même, depuis cette époque, a bien fait son che-

min. Mais à cette époque, paraît-il, la locomotive était encore à naître. De Lyon à Saint-Étienne, il y avait montée; alors « trois forts chevaux tiraient un coche » et l'on faisait la route en cinq heures. Pour le retour de Saint-Étienne à Lyon, c'est-à-dire à la descente, le « coche » était abandonné à lui-même et roulait en descendant sur les rails, sans quadrupèdes ni machines. Aujourd'hui, le trajet de Saint-Étienne à Lyon et *vice versa* se fait en moins de deux heures. Supposons-les écoulées et entrons dans la grande ville.

Mais n'oubliez pas, je vous prie, que nous ne faisons aussi que la traverser, que pour voir comme il faut tout ce qu'il y a de sérieusement intéressant, il faudrait plusieurs journées, et que nous n'avons pu lui en consacrer qu'une seule. Il y a des gens qui prétendent qu'on a vu Lyon lorsqu'on a jeté un coup d'œil sur la rue Impériale et celle de l'Impératrice qui ont éventré et transformé une partie de la vieille ville, « à l'instar de Paris. » Je ne leur en sais pas mauvais gré, sans doute, à ces rues, et je ne suis pas de ces troubadours qui n'ont de tendresse que pour les vieilles choses et qui accusent les rénovateurs d'ôter aux villes leur caractère en changeant leurs guenilles contre un vêtement neuf. Une niche à chiens ou un poulailler qu'on transformerait en un joli chalet ou en une maison quelconque habitable par des humains, y perdraient singulièrement « de leur caractère, » sans être pour cela très-déshonorés. Il y a de ces adorateurs du vieux qui se fâchent de voir dégager nos vieilles églises par la suppression de toutes ces échoppes appliquées à leurs flancs; les savetiers et les savates sont pour eux des institutions qu'il faut respecter parce qu'elles ont été appliquées là par « nos pères » et qu'il y a des siècles que fleurissent là l'échoppe et l'enseigne. — Mais, d'un autre côté, il y a plus de gens encore qui ne comprennent pour une ville, selon leur cœur, que la boutique et la parfaite rectitude des rues. Eh bien, celle de l'Impératrice surtout n'est qu'une voie ainsi taillée, ainsi menblée; c'est une rue de Paris, ni plus ni moins, qui y passerait pour assez belle, mais qui est aussi monotone et aussi ennuyeuse qu'aucune de nos rues nouvelles. Il est certain que, si tout Lyon était dans ce genre-là, le livret devrait conseiller aux voyageurs de passer leur chemin sans s'y arrêter.

D'ailleurs, je sais déjà gré à cette « voie magistrale » — comme on dit en style haussmannique — d'avoir dégagé et mis en relief par son chevet la belle église de Saint-Nizier. Pomponius, d'après ses souvenirs anciens, ne regrette pas pour elle son encadrement d'autrefois; il la trouve rajeunie, ce qui ne lui semble pas un tort impardonnable. Pour ma part, je vais jusqu'à ne pas trouver inconvenant qu'on débarbouille les vieux sanctuaires comme les faces humaines — de temps à autre — et je ne vois pas bien ce que gagnent à la salubrité de leurs murs, dût-elle être qualifiée de « véné-

rable poussière des siècles, » et la foi, et la piété, et les aspirations vers le ciel des fidèles qui viennent s'agenouiller sous leurs voûtes. Ces restaurations des surfaces doivent, à la vérité, être conçues et dirigées par une intelligence véritablement artistique, et il en est plus d'une qui rappelle, comme disait Polycarpus, la scène si connue du singe qui débarbouille de force un pauvre chat avec la brosse à cirage. Toutefois, remarquez-le bien, je trouve que rien n'est plus à sa place, rien plus convenable que cette teinte grise naturelle que donne à la pierre l'âge du monument à mesure qu'il traverse les siècles : le hâle va mieux au visage de l'homme qui a beaucoup vécu que la peau blanche et rose du jeune homme.

La cathédrale de Saint-Jean a des mérites et des richesses dont j'ai lu ici ou là l'énumération; je les admetts sans hésiter; mais, visiteurs rapides, nous n'avons pu les constater comme nous aurions voulu. L'effet général à l'intérieur de la basilique est réellement satisfaisant, pour me servir d'une expression vulgaire. Le sentiment qu'on éprouve dans ces majestueux temples du catholicisme n'est point celui que fait naître partout ailleurs la satisfaction de l'œil en présence des monuments profanes les plus riches et les plus grandioses : c'est que celui-là parle à l'âme et qu'il n'est pas purement artistique, dans le sens vulgaire de ce mot. L'extérieur de cette église donne des impressions moins favorables. Le portail n'a pas la prétention, je le suppose, de figurer au nombre de nos plus belles œuvres en ce genre : c'est peu de chose en vérité, et ces deux rudiments de tours qui trônent, comme deux bosses sur sa tête, ne contribuent pas à lui donner de la majesté ou de la grâce. D'ailleurs, comme tant d'autres, cette cathédrale est encadrée dans des constructions vieilles et neuves qui n'en font pas, à notre humble avis du moins, le plus bel ornement.

Est-il besoin de parler du sanctuaire si cher aux Lyonnais, de cette chapelle et de ce site de Fourvières, objet d'une visite, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, pour tout étranger qui traverse la ville? Ce n'est pas, il est vrai, une petite affaire que l'ascension de cette colline; sur ce point l'avis des chevaux qui nous ont longuement hissés jusqu'à son sommet nous a semblé tout à fait d'accord avec le nôtre. Mais, une fois parvenus là, de quelle admirable perspective jouissent les visiteurs! A leurs pieds, toute cette grande ville, avec ses annexes, où s'agit une population de 520,000 âmes; les deux fleuves qui l'enserrent dans leurs bras avant de se réunir; tous les édifices et les places rapetissés par la hauteur de l'œil et vus en miniature. Au delà de cette vaste agglomération se trouve une enceinte de montagnes étagées suivant plusieurs plans : ce sont les premiers échelons des Alpes. Après les montagnes de la Savoie et au milieu d'elles figure le majestueux mont Blanc, aujourd'hui français, qu'on

aperçoit de Lyon à 55 lieues de distance... quand on l'aperçoit, ce qui n'arrive qu'aux bons jours et pas tous les dimanches. Il est bien rare que là, comme à Genève même, malgré une proximité plus grande, la brume que recèle en ses flancs une si épaisse couche d'air, ne forme un rideau de gaze très-suffisant, paraît-il, pour voiler le géant. Mais on en emporte la douce satisfaction de pouvoir dire qu'on a vu... là où il doit être; et faute de mieux, nous avons dû nous en contenter.

Je ne parle pas de la chapelle elle-même et de tout ce qui s'y rattache, tout le monde la connaît déjà par tant de récits dont elle a été l'objet. D'ailleurs cela m'entraînerait peut-être à des observations qui m'écarteraient de mon plan et sur la valeur desquelles mes deux amis et moi sommes divisés d'opinion. Donc, rentrant en ville, nous signalerons parmi les monuments le magnifique hôtel municipal de la place des Terreaux, le palais de la Bourse, plus magnifique encore, le grand hôpital, l'imposante colonnade du Palais-de-Justice. Les immenses et superbes quais du Rhône avec leurs ponts, et les quais de la Saône suffiraient seuls à composer une grande et belle ville.

En fait de places et de promenades, nous nous contenterons d'en citer deux ou trois, mais qui sont réellement de premier ordre. Qui n'a entendu parler de la place de Bellecour qui passe depuis longtemps pour une des plus belles de l'Europe? Ce grand rectangle formé par quatre rangs de maisons splendides est un véritable jardin public. On y voit même un assez beau dattier qu'on dirait là chez lui; mais, en y regardant de près, on distingue le bord de la caisse qui le fait reconnaître pour l'hôte habituel d'une serre qu'on ne laisse aller en ville que pendant les soleils d'été. Le centre de la place est occupé par une statue de bronze : la royale image avait été remplacée pendant le règne des Voraces par une statue de plâtre représentant le peuple français, le vrai peuple s'entend. Mais ce qui me paraît faire aujourd'hui l'ornement caractéristique de Bellecour, ce sont deux maisonnettes, parfaitement symétriques, placées au milieu du jardin, et qui se regardent en ricanant. L'une est un joli petit corps de garde, bien crénelé, avec un charmant collier de meurtrières, dans lequel une douzaine de soldats ou moins peuvent tenir tête pendant plusieurs heures aux gribaldiens de l'endroit... en attendant les camarades que dépêcheraient à leur aide les forts détachés qui enciignent la ville. La seconde maisonnette, sortie du même moule, est consacrée, elle, aux œuvres de la paix. C'est un café où les canons de fusil de la voisine sont remplacés par des queues de billard et des goulots de bouteilles. Il nous a paru que c'était vers celle-ci que la population se portait de préférence.

La place Napoléon, à l'issue de la gare de Perrache, rivalise pour la grandeur et la beauté avec Bellecour;

elle offre de plus l'avantage de plus de verdure, d'ombre et d'eau : elle semble d'ailleurs plus fréquentée. Il existe au milieu un monument analogue à celui qui orne cette dernière. C'est, dit-on, une magnifique queue de cheval en bronze, à laquelle se trouve adapté — accessoirement — le corps de l'animal qui supporte lui-même un troupier avec son chapeau à cornes. Cet ensemble figurerait l'illustre empereur qui donne son nom à la place. Évidemment, ceci est un propos de mauvaise langue. Nonobstant quoi je ne m'inscrirai pas en faux contre la perfection de cette queue de cheval. Mais voyez un peu la barbarie de votre serviteur et de ses deux compères. Aucun de nous n'a éprouvé le besoin de voir de près la statue et d'analyser cette œuvre, alors que les fenêtres de notre logement donnaient sur elle à 20 mètres! Faites donc des queues superbes et des guerriers de bronze par-dessus le marché!

A la suite de la place Napoléon nous trouvons le cours de Perrache. Ces magnifiques allées qui se prolongent jusqu'au confluent des deux rivières, sont, à mon avis, véritablement imposantes; et il n'y manque que deux choses, des arbres et des promeneurs. Je dis des arbres d'abord, non pas qu'il n'y ait un très-grand nombre de fûts bien alignés; mais ils sont trop jeunes encore pour prétendre à la majesté des arbres de nos jardins publics de Paris et autres lieux; lorsqu'ils seront en état de donner de l'ombre, de servir à la fois de parasols et de parapluies, alors ils auront droit au respect de leurs concitoyens. Et quant aux promeneurs, qui sont infiniment rares, ils attendent sans doute pour peupler ce désert qu'il y ait des arbres. Avec le temps donc et la patience il y aura un vrai cours Perrache. Tel qu'il est, il peut servir de camp à l'usage des guerriers qui logent au voisinage, dans trois forts, établis avec une douzaine d'autres autour de la ville pour... raison de santé.

Nous voici rentrés en gare, et partant pour la Savoie. Route assez jolie, longeant en partie le Rhône, et finissant par côtoyer le lac du Bourget, auquel le chemin de fer a emprunté quelques lopins « pour son usage personnel. » — En fin de compte, au bout de deux heures, on arrive à la gare de Chambéry. Nous voici donc en pleine Savoie. A peine débarqués, je m'étonne de ne pas voir arriver, pour nous souhaiter la bienvenue, au moins une demi-douzaine de marmottes, et autant de jeunes troubadours peu débarbouillés et porteurs de râclettes. Polycarpus saisit le premier Savoyard venu et lui demande des nouvelles de cet intéressant rongeur.

— Des marmottes! connais pas ça.

— Vraiment, bonhomme! c'est donc un mythe, la marmotte?

— Mythe! connais pas non plus.

Polycarpus, devant cette amère déception, faillit tomber en syncope.

— Comment, s'écria-t-il.

A Chambéry point de marmottes !
Voyez ce paquet de carottes,
Ces rats s'en fussent régalés !
Mes amis, nous sommes volés !

Quelques jours après, un savant de l'endroit nous déclara qu'on ne trouvait plus les marmottes à l'ouest des Alpes proprement dites et qu'il nous faudrait aller les chercher vers le mont Genis.

Quant aux jeunes Allobroges que nous nous attendions à trouver là sous les armes et dans l'uniforme de couleur sombre que vous savez, leur absence ne put être interprétée d'une manière à peu près satisfaisante.

— Eh bien ! fit Pomponius, je vois qu'ils sont allés porter leur industrie et leur râclotte dans l'autre hémisphère, sous le tropique du Capricorne.

— Peut-être bien, monsieur, mais je ne connais pas ce pays-là. Ça doit être plus loin que la Maurienne ?

Et, en effet, c'est plus loin. — Mais, l'heure du déjeuner approchant, nous ne jugeâmes pas à propos d'aller l'attendre sous le tropique.

JÉRÔME DUMOULIN.

— La suite prochainement. —

UN PATURAGE DANS LE NIVERNAIS

Les jours raccourcissent ; les feuilles tombent ; malgré quelques journées d'automne, si splendides et si belles qu'elles semblent être un éclatant adieu de l'été à nos contrées, le paysage aura bientôt revêtu les sombres livrées de l'hiver. Au moment où M. Hannoteau peignait le tableau reproduit par le burin de M. Pierdon, la saison n'était pas aussi avancée qu'elle l'est aujourd'hui. Il faisait bon encore à errer dans les vastes et vertes prairies du Nivernais, peuplées de grands troupeaux de bœufs.

Le département de la Nièvre actuel, on le sait, est formé de l'ancien duché du Nivernais et d'une grande partie du Morvan qu'on a appelé « une Suisse française, » tant le pays est pittoresque et accidenté. Le Nivernais n'est pas précisément la Bourgogne, mais il y confine. Dans sa *Description du gouvernement de Bourgogne suivant ses principales divisions temporelles, ecclésiastiques, militaires et civiles*, publiée en 1767, le sieur Garreau, après avoir dit que le gouvernement de Bourgogne « a cinquante lieues d'une heure de chemin dans sa longueur, depuis Bar-sur-Seine jusqu'à Mirebel près Lyon, et trente lieues dans sa largeur de l'orient à l'occident, depuis Auxonne jusqu'à près de Vézelay, » ce qui lui donne environ onze cent lieues carrées, poursuit ainsi : « Ce gouver-

nement est limité au septentrion par le Sénonais, le Tonnerrois, le bailliage de Troyes et le Bassigny ; à l'orient par la Franche-Comté, la Suisse, la république de Genève et le Rhône, qui le sépare de la Savoie ; au midi par le même fleuve du côté du Dauphiné et par le Lyonnais, le Beaujolais et le Forez ; au couchant par le Bourbonnais, le Nivernais et le pays de Paysaye qui est du bailliage d'Auxerre, mais du gouvernement de l'Orléanais. »

Le Nivernais n'a donc pas le droit de prendre sa part des éloges que le sieur Garreau prodigue à la province de Bourgogne, sa province natale, je le soupçonne, et qui produit, dit-il, toutes les choses nécessaires ou commodes à la vie : « Les bleds, les vins, les huiles, ajoute-t-il, les fruits, le bétail, la volaille et les poissons y abondent, de même que les fourrages, les chanvres, les fers, les charbons et les bois de marine, de chauffage et à bâtir. Elle a un grand nombre de foires et la commodité de plusieurs rivières navigables pour le débit de ses denrées. On la nomme le magasin de Paris, la mère nourricière de Lyon, la mère des eaux, un grand nombre de rivières y prenant leur source, et la mère des ordres y ayant deux abbayes et un grand prieuré qui en sont chefs. »

Sans avoir droit à ces magnifiques éloges, le département de la Nièvre est un beau et riche pays. Dans sa partie occidentale s'ouvrent les vallées de l'Allier et de la Loire, les vallées de Nevers, les Amognes, la vallée de Montenoison, les vallées d'Yonne. C'est là que l'on trouve ces pâturages plantureux favorables à l'élevage des bestiaux, qui est une des industries, une des sources de richesses de la contrée. Le reste du territoire de la Nièvre est montueux, surtout dans le Morvan, massif de montagnes granitiques et porphyriques dont l'élévation est d'environ 900 mètres ; les sommets de ces montagnes sont naturellement impropres à la culture, mais les versants sont couverts de bois et les vallées étroites qui se creusent entre ces forêts offrent d'excellents pâturages. Le Morvan est un pays d'origine celtique, et la population a conservé, comme la Bretagne, la tradition de ses origines, courant particulier qui achève de se perdre, au moment où nous écrivons, dans le grand courant de l'esprit général.

Les cultures du département de la Nièvre se décomposent ainsi : 521,000 hectares appartiennent au labour ; 212,000 hectares sont couverts de bois ; 91,000 hectares sont en prairies. Les vallées de la Nièvre, arrosées par des rivières et des cours d'eau, qui descendent des montagnes et au nombre desquels il faut mettre la Canne, offrent d'excellents pâturages ; aussi l'élevage des bestiaux est-elle une des principales industries du pays.

C'est dans le département de la Nièvre que se fait le partage des eaux entre la Loire et l'Yonne ; ces rivières communiquent par le canal du Nivernais, qui commence près de Decize à l'embouchure de l'Aron,